

Lumière et couleurs : le peuple des insectes

L'insecte ne nous parle pas et ne veut pas nous parler. Mais cela ne l'empêche pas d'exprimer la brûlante intensité de la vie qui est en lui. Nul être ne se révèle plus clairement dans ce monde si secret. L'insecte ne s'adresse qu'à sa communauté.

Pour les usages ordinaires, il utilise ses antennes. Comme un télégraphiste banal. Pour les grandes envolées, les morceaux de bravoure et d'éloquence, il attend la grande fête de l'amour, ce moment trop court, il est vrai, qui annonce la mort.

Il s'exprime alors à coups d'aile : vol, vie légère, fantaisie de se faire oiseau, brillants hiéroglyphes de couleurs, de dessins bizarres, coquetterie étrange de toilettes extraordinaires, certains révélant leur flamme par une incandescence.

Magnifique, royal. La créature se dépense sans compter. A quoi bon ? Ce sont ses derniers jours. Elle mourra demain. Eclate donc la vie splendide ! Que l'or, l'émeraude, le saphir et le rubis étincellent dans une ardeur incandescente, un torrent de lumières.

Je suis étourdi, stupéfié, épouvanté par la force inépuisable, j'allais dire la furie d'invention que déploient ces créatures, par la variété prodigieuse et infinie des parures dont la Nature a voulu maternellement glorifier l'hymen de l'insecte et faire de ses noces un paradis. Je succombe, je ferme les yeux et demande grâce. Mais la Nature ne se lasse pas ; elle m'inonde et m'accable d'êtres

charmants, d'êtres bizarres, de monstres admirables, en ailes de feu, et cuirasses d'émeraudes, vêtus d'émaux divers, armés d'appareils étranges, aussi brillants que menaçants, les uns en acier bruni, glacé d'or, les autres à houppes soyeuses, feutrées de noirs velours ; fins pinceaux de soie fauve sur un riche fond acajou ; velours grenat piqué d'or ; bleus lustrés, inouïs, relevés de points veloutés ; rayures métalliques, alternées de velours mats... Certains insectes semblent dire :

« Nous sommes toute la nature à nous seuls. Si elle périt, nous en jouerons la comédie, et nous simulerons tous les êtres. Car, si vous voulez des fourrures, nous voici en palatines, telles que n'en porta jamais l'impératrice de Russie ; et, si vous voulez des plumes, nous voici tout emplumés pour défier l'oiseau-mouche ; et, si vous voulez des feuilles, nous sommes feuilles à s'y tromper.



Le bois même, toutes les substances, il n'est rien que nous n'imitions. Prenez, je vous prie, cette branche, et tenez.... c'est un insecte. »...

Alors, je défaille. Je fais une humble révérence à ce peuple redoutable, ces masques étincelants dansent, tournent, me poursuivent, continuent sur ma rétine leur bal effréné.

Je les ai vus au Museum, sous des cadres et dans des boîtes, aussi morts que dans la nature ils furent ardents et fourmillants. Qu'eût-ce donc été de les voir dans l'animation, vivants, surtout dans les climats de feu où ils abondent et surabondent ; où tout s'harmonise avec eux, où l'air, où l'eau, où la flore, imprégnés de flammes fécondes, rivalisent avec l'âpre ardeur des légions animales pour la fureur de l'amour, la production précipitée et renouvelée sans cesse par la mort impatiente?

J'ai en mémoire un film magnifique sur les forêts du Brésil et de la Guyane. Ce sont de redoutables officines où se brasse incessamment le grand échange des êtres. La féerie bizarre du règne végétal s'accorde à celle des forces animales. Concert de cris sauvages, âpres ou plaintifs. Dans les bois, dans les savanes, des voix étranges se relayent, vibrantes, rauques, mais régulières, comme pour indiquer les heures. Elles sont l'horloge de la forêt. Distinctes le jour et la nuit, comme en ces trois moments du matin, du midi et du soir. Elles inquiètent, en ce qu'elles reproduisent nos voix ou nos bruits; elles semblent ironiques et moqueuses. Un cri, un sifflement ou un soupir. Celui-ci sonne la cloche, celui-là frappe du marteau, et un autre fait entendre les sons de la cornemuse. La voix puissante et aiguë du cariamà huppé retentit dans l'immensité des campos. Le courageux kamichi à collier,

couvre les marécages de son cri âpre et fort, un cri à deux notes qui rappelle la sonnerie d'une trompette et fait tressaillir le chasseur, qui a cru entendre passer les esprits.

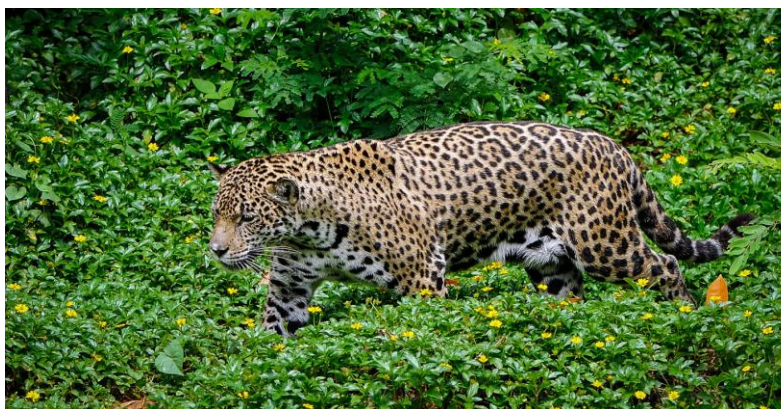


Cariamina huppée



Kamichi à collier

Le soir, au chant de la cigale, au coassement des grenouilles, au cri des chouettes, aux lamentations des vampires, s'unit le hurlement des singes. Mais un sifflement, arraché comme d'une poitrine déchirée les fait taire, répand la terreur. Il indique la présence du rôdeur aux griffes aiguës, le rapide jaguar.



Du reste, rien ne rassure ici. Les eaux vertes, si paisibles, exhalent par moments quelques soupirs étouffés et abritent des caïmans au dos verdâtre, que l'on prendrait



pour un tapis de mousses ou d'herbes aquatiques. Qu'un être vivant paraisse, les têtes se lèvent, la population se redresse, terrorisée. Mais l'ennemi n'est pas seulement en surface.

Le piranha veille. Aussi rapide que le caïman est lourd, le poisson rasoir ampute au passage, au vol, les oiseaux qui rasant les flots. Nombre d'oiseaux aquatiques sont ainsi mutilés. Un horrible combat se perpétue en eau profonde, eau vivante et riche de vie mais de mort aussi, où se réalise à la lettre un rapide et furieux suicide de la nature, qui se dévore pour se refaire.



Revenons à nos insectes en furie et en beauté. L'exaltation de la vie, manifestée chez les taons et les moustiques par la soif du sang, se révèle en d'autres espèces par de ravissantes couleurs, des bizarreries de dessin, des singularités de formes, qui étonnent ou qui effrayent.



Le charançon impérial, fier dans sa cuirasse verte et pointillée de poudre d'or, semble avoir traversé les mines de cette terre des métaux, et s'être enrichi au passage.

Les buprestes, d'un vert plus jaune, semblent des pierreries toutes montées qui vont et qui marchent.





L'arlequin de la Guyane, faucheur gigantesque, armé d'antennes démesurées et de prodigieuses jambes, pour franchir les obstacles innombrables d'herbes hautes, l'arlequin est marqueté sur fond jaune de virgules noires, d'inexplicables hiéroglyphes.

Etrange, énigmatique, il rappelle singulièrement la combinaison des tissus indiens, où, pour accorder des couleurs qui n'iraient pas toujours ensemble, l'artiste fait des lignes brisées, ondulées, qui en achèvent l'harmonie.



Doux insectes qui aiment la société, les papillons couvrent les rives de leurs tribus ailées et transforment la prairie en tapis de fleurs multicolores. Le

papillon par excellence, le glorieux papillon du Brésil, d'un bleu riche à reflets changeants, plane mollement, aux heures brûlantes, sur les eaux que couvre le dôme impérial des forêts en fleurs.

Être pacifique et splendide, roi innocent de cette puissante nature. D'autres le suivent, non moins beaux, et toujours d'autres encore. De son azur flottant, la magnifique légion suit le courant des eaux.





La timide luciole,
immobile sous le buisson,
exhibe sa petite lampe qui
doit guider l'amant vers
l'amante, au milieu de la
nuit. Elle s'agite, sa
flamme prend des ailes.
Dans sa danse effrénée

parmi les feuilles inondées de phosphore, l'insecte célèbre ses noces fastueuses. On en connaît deux cents espèces. La nature leur a donné la faculté poétique d'expirer la flamme et d'enchanter leur grande fête par cette poésie de lumière.

Dans ces contrées, on voyage beaucoup la nuit pour échapper à la chaleur. Mais on n'oserait s'engager dans les ténèbres peuplées de ses forêts profondes, si les insectes lumineux ne rassuraient le voyageur.

Il les voit briller au loin,
danser, voltiger. Il les voit de
près, posés sur les buissons, à sa
portée. Il les prend pour
l'accompagner, les fixe sur sa
chaussure pour lui montrer le
chemin et pour faire fuir les
serpents. Mais, quand l'aube se fait voir, reconnaissant et
soigneux, il les repose sur un buisson, les rend à leur
œuvre amoureuse. Qu'il est doux ce proverbe indien : «
*Emporte la mouche de feu ; mais remets-la où tu l'as
prise.* »



Flamme attendrissante. Elle suit le mouvement de la vie,
elle flamboie, elle pâlit en cadence avec le flux, le reflux

de notre respiration ; elle va jusqu'au rythme du cœur. Il se dilate ou se contracte en accord avec elle, et le trouble de la passion trouble aussi ce tremblant flambeau. Qu'est-ce au fond ? Le désir visible, l'effort de plaire et d'être aimé, traduit de cent manières dans les langues de la lumière.

La fille ardente du Brésil met la main sur l'être de flamme, elle le saisit comme sien. Elle en fait un talisman, son bijou et sa victime. Brûlant, elle le pose sur son sein brûlant ; il doit y mourir. Par une coquetterie hardie, elle les tourne en ardents colliers, les roulent autour de la taille en ceintures de feu. Elle arrive, reine du bal, couverte d'un diadème infernal de topazes vivantes, d'émeraudes sensibles, qu'on voit flamboyer ou pâlir. Amour ou souffrance ? Parure brillante et funèbre d'un magnétisme sinistre, où le charme s'augmente d'un sentiment de mort. Elle danse. Elle danse sans fin et sans raison, sans pitié ni souvenir de la lumière amoureuse qui meurt et s'éteint sur son sein, muette et sans voix pour lui dire : « *Remets-moi où tu m'as prise.* »